



Nous autres réfugiés

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Walter Benjamin 1892-1940

HANNAH ARENDT

Nous autres réfugiés

Traduit de l'anglais par
DANIELLE ORHAN



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

TITRE ORIGINAL

We refugees

Le présent texte a paru pour la première fois en janvier 1943 dans *The Menorah Journal*.

Le texte de couverture reproduit des extraits d'un journal d'exil tenu par Frédéric Zeller, originaire de Berlin, de décembre 1938 à avril 1939. L'original est conservé au United States Holocaust Memorial Museum à Washington DC.

© 2007 The Hannah Arendt Bluecher Literary Trust.

© Éditions Allia, Paris, 2019, pour la présente édition.

EN premier lieu, nous n'aimons pas être appelés "réfugiés". Nous-mêmes nous désignons comme des "nouveaux arrivants" ou des "immigrés". Nos journaux s'adressent aux "Américains de langue allemande"; et, autant que je sache, il n'a jamais existé d'association fondée par les populations persécutées par Hitler dont le nom indiquerait que ses membres sont des réfugiés.

D'ordinaire, un réfugié est une personne contrainte à demander l'asile pour avoir commis quelque acte ou défendu une opinion politique. Eh bien, il est vrai que nous avons cherché refuge; mais nous n'avons commis aucun acte répréhensible et la plupart d'entre nous n'ont jamais caressé l'idée de proclamer quelque opinion subversive. Avec nous, le terme "réfugié" a changé de sens. Les "réfugiés" sont désormais ceux

d'entre nous qui ont connu un malheur tel qu'ils ont dû immigrer, sans ressources, dans un autre pays et trouver de l'aide auprès de Comités de Réfugiés.

Avant que cette guerre n'éclate, nous témoignions d'une sensibilité plus grande encore quant à cette dénomination. Nous entendions prouver au reste de la population que nous n'étions que des immigrants ordinaires. Nous soutenions être partis de notre plein gré dans un pays de notre choix et refusions d'admettre que notre situation eût quoi que ce soit à voir avec les "prétendus problèmes juifs". Oui, nous sommes des "immigrés" ou de "nouveaux arrivants" qui avons quitté notre pays parce qu'un beau jour, y résider ne nous convenait plus ou bien pour des raisons purement économiques. Nous voulions refaire notre vie, c'est tout. Et pour refaire sa vie, il faut user de courage et être porté à l'optimisme. Nous étions donc très optimistes.

Notre optimisme est effectivement admirable, même si c'est nous-mêmes qui le proclamons. Le récit des épreuves que nous avons traversées est désormais connu. Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre travail, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue, c'est-à-dire le naturel de nos réactions, la simplicité de nos gestes, l'expression spontanée de nos sentiments. Nous avons abandonné nos parents dans les ghettos de Pologne et nos meilleurs amis ont péri dans des camps de concentration, ce qui signifie que notre vie privée a été brisée.

Néanmoins, sitôt sauvés – et la majorité d'entre nous a dû l'être à plusieurs reprises –, nous avons commencé une nouvelle vie et essayé de suivre d'aussi près que possible les conseils avisés prodigués par nos sauveurs. On nous disait d'oublier ; et nous

avons oublié plus vite que l'on peut l'imaginer. On nous rappelait en toute amitié que ce nouveau pays allait devenir notre nouvelle patrie; et en effet, au bout de quatre semaines en France ou six semaines en Amérique, nous nous prétendions français ou américains. Les plus optimistes d'entre nous allaient jusqu'à affirmer que leur ancienne vie tout entière s'était écoulée dans une sorte d'exil inconscient et que seul leur nouveau pays leur avait appris à quoi ressemblait réellement un foyer. Parfois, il est vrai, nous formulons des objections quand on nous demande d'oublier notre précédent métier; nous éprouvons d'ordinaire de l'embarras à l'idée de renoncer à nos idéaux d'autrefois lorsque notre statut social est en jeu. Avec la langue cependant, nous ne rencontrons aucune difficulté: en une année seulement, les optimistes sont persuadés de s'exprimer en anglais aussi bien que dans leur langue maternelle; au bout

de deux ans, ils jurent solennellement que l'anglais est la langue qu'ils parlent le mieux – et se souviennent à peine de l'allemand.

Afin d'oublier de manière plus efficace encore, il est préférable de se garder de toute allusion aux camps de concentration ou d'internement que nous avons connus dans quasi tous les pays européens – cela pourrait être interprété comme une marque de pessimisme ou un manque de confiance en notre nouvelle patrie. Combien de fois, qui plus est, ne nous a-t-on pas signifié que personne n'aime entendre parler de tout cela; l'enfer n'est plus une croyance religieuse ou un fantasme, mais quelque chose d'aussi réel qu'une maison, une pierre ou un arbre. Apparemment, personne ne veut admettre que l'histoire contemporaine a engendré des êtres humains d'un genre nouveau – des êtres envoyés dans des camps de concentration par leurs ennemis et dans des camps d'internement par leurs amis.